

## SOMMAIRE

### *Fleur de Lune n° 20*

- **Le mot du Président**

- **En direct de Radio Rennes, le 27 décembre 1952**
- **En ...Touré de précautions**, par B. Duval
- **Critiques croisées : deux regards portés sur *La Marraine du sel* par A. Rousseaux // J. Perret**
- **Mémoire du cœur** par J.P. Guillon

- **ÉCHOS ET NOUVELLES :**

- Qu'est Bon Repos devenu ?
- Adieu à l'hôtel du Blavet
- Bibliophilie
- Dans la jungle d'Internet

### **Le Mot du Président**

*Fleur de Lune* numéro vingt ! La parution de ce bulletin est déjà en soi un bulletin ... de victoire. Une association comme la nôtre a bien du mal à garder son cap et remplir sa mission : faire connaître un écrivain obstinément, opiniâtrement méconnu depuis plus d'un demi-siècle ... Nous n'y parvenons que grâce à la volonté et l'entêtement d'une toute petite poignée de fourréens irréductibles. Qu'ils en soient tous remerciés.

Vingt numéros, ça se fête ! Et nous pensions organiser toute une soirée de lancement autour de cette sortie. Mais dans sa sagesse, le bureau de l'AAMF a jugé préférable que nous concentrions tous nos efforts sur la commémoration du cinquantenaire de la mort de Fourré, qui a quitté ce bas monde le 17 juin 1959. C'est donc en 2009, et par le numéro 21 (21, comme le solstice de juin, la *Nuit* entre toutes unique du Rose-Hôtel) que nous marquerons cet anniversaire, et un autre aussi, celui des dix ans du spectacle monté par Claude Merlin au Lavoir moderne parisien, *Les Eblouissements de Monsieur Maurice*. Nous espérons bien que nos efforts de commémoration ne s'en tiendront pas là. Nous nourrissons des projets ... Mais vous en saurez davantage, vous saurez tout le moment venu.

En attendant, comme toujours, la lecture de ce numéro de *Fleur de Lune* vous réserve d'intéressantes surprises : une interview inédite, inespérée, de Maurice Fourré à Radio -Rennes ; le point sur la passionnante correspondance entre Fourré et André Breton, que les dispositions testamentaires de ce dernier nous interdisent, malheureusement, de publier – et c'est fort regrettable. Quelques échos critiques, récemment retrouvés, sur *La Marraine du Sel*, en prolongement du récent numéro spécial consacré à ce titre. Et bien d'autres choses encore, pour pimenter une rentrée que nous vous souhaitons réussie en tous points.

## *En direct de Radio-Rennes, le 27 décembre 1952 ...*

L'interview que l'on va découvrir est la seule dont, pour l'instant, nous ayons pu découvrir la transcription. Nous avons été mis sur sa piste par une lettre de Fourré à Breton (rédigée sur trois cartes postales représentant des détails de la tenture de l'Apocalypse d'Angers), et l'avons ensuite aisément repérée dans la collection, conservée à la B.N. du *Courrier de l'Ouest* qui en a reproduit le texte, quelques mois plus tard. Fourré s'est exprimé plus d'une fois à la radio ; mais pour l'instant, nous n'avons pu retrouver ces émissions dans les archives de l'INA – il n'est d'ailleurs même pas sûr qu'elles aient été conservées.

Ce texte est donc précieux, et à plus d'un titre : il fait en effet – brièvement, mais qu'importe – le point sur l'état d'esprit de Fourré, en ces années 1951-52 où l'aventure du *Rose-Hôtel* commence à s'éloigner de son vécu quotidien. Fourré ne fait plus la une des gazettes locales ; les journalistes de Paris ont cessé de le louer – ou de l'éreinter (voir ci-après). Autour de lui, le silence retombe, encore alourdi par le ralentissement très net de ses échanges épistolaires avec André Breton, qui a presque entièrement cessé de répondre à ses lettres. On trouvera tous les détails sur cette évolution de leurs relations dans le présent numéro de *Fleur de Lune*.

Contre ce silence, Fourré lutte par le travail. On verra, par ses réponses, qu'il est en plein dans l'écriture de ce *Tête-de-Nègre* que Gallimard, après bien des remaniements, des atermoiements et des refus, finira par accepter, mais trop tard : Fourré ne le verra jamais publié de son vivant. Les quelques remarques qu'il fait ici sur son travail dessinent à grands traits la *psycho-géographie* de l'auteur et livrent d'intéressantes indications sur le climat dans lequel il abordait l'écriture de ce deuxième roman – devenu le troisième dans son trop bref catalogue.

Une expérience littéraire située entre les deux pôles nominaux aussi différents que ceux de René Bazin et André Breton n'est certes pas une expérience banale.

C'est celle de M. Maurice Fourré, auteur de *La Nuit du Rose-Hôtel*.

M. Maurice Fourré habite Angers, mais c'est toute la région de l'Ouest dont il a su exprimer la poésie ; et il aime à se retrouver aussi bien à Rennes qu'à Nantes ou au Croisic.

C'est en ces termes qu'A-M Roselet préfaça l'interview qu'elle allait prendre pour la radio et qui fut transmise sur les ondes de Rennes-Bretagne le 27 décembre dernier (1952). Interview parfaitement spontanée de part et d'autre et qui n'avait bénéficié d'aucune préparation d'aucune sorte. D'où SON INTÉRÊT

EXCEPTIONNEL POUR ÉCLAIRER LA PSYCHOLOGIE – TRÈS SUBTILE – du grand écrivain à qui l'on doit *La Nuit du Rose-Hôtel*.

*Nous sommes très reconnaissants, Maurice Fourré, de cette visite d'amitié que vous nous rendez au studio de Rennes. Il est vrai que vous le connaissez déjà puisqu'il y a deux ans, vous êtes venu aimablement nous présenter votre livre, La Nuit du Rose-Hôtel, qui venait alors de paraître.*

- Oui, je garde un excellent souvenir de cet accueil, et je suis moi-même très reconnaissant de la gentillesse et des encouragements que j'ai trouvés ici.
- Mais savez-vous que le choc de surprise provoqué par *La Nuit du Rose-Hôtel* n'est pas épousé ? Vous y marquez la nouvelle inflexion d'une courbe biographique extrêmement curieuse et qui a été soulignée à juste titre.
- Oui, dans le sens de la durée, cette courbe a suivi des interruptions. J'y ai plusieurs fois marqué, à la suite d'événements importants, des moments de silence.
- Un impressionnant silence, a-t-on dit.
- Oui. Le grand poète Reverdy a dit en effet que ma vie était marquée par un impressionnant silence qui n'est pas sans m'impressionner moi-même car je suis apparu deux fois comme un débutant.
- Deux débuts, deux pôles marqués par deux noms prestigieux, que vous rapprochez, tout différents qu'ils soient, par une commune reconnaissance.
- Oui, ils ont été pour moi extrêmement heureux et larges ; et l'un et l'autre m'ont donné les conseils les plus efficaces, les plus encourageants. Ceux de René Bazin remontent à une époque où j'apparaissais devant lui comme un petit débutant. C'était avant 1900. Il était au Bourg-de-Batz et il écrivait des articles pour défendre les falaises que les carrières étaient en train d'abîmer. Il me disait de ménager les nerfs de mes lecteurs, de leur plaisir et de faire plus souvent se marier mes héros, d'en faire moins de suicidés. Car ma jeunesse croyait nécessaire, pour corser l'événement, de se tourner vers des dénouements noirs.
- Avec André Breton, vous avez eu une tout autre expérience ?
- J'ai rencontré dans André Breton un homme tout à fait extraordinaire, prodigieux. J'ai une profonde reconnaissance pour lui et pour le sort qui m'a fait rencontrer un homme d'une telle étendue d'intuition, d'intelligence, et d'un tel rayonnement de génie. Je le dis avec toute la reconnaissance que je lui dois et qu'il mérite.
- Il y avait, disiez-vous, chez Breton, une grande largeur de vues, du fait que, reconnaissant en vous une part de spiritualité, il ne vous en avait pas tenu rigueur ...
- Peut-être, ces choses-là, on ne les sent pas très bien soi-même ; ce sont

des interprétations qui nous sont données par les uns et les autres. Breton avait très bien vu que le surréalisme était une chose tellement expressive de l'époque actuelle qu'il pouvait contenir les courants les plus divers, même ceux qu'un auteur ne pouvait pas discerner complètement en soi-même ou qu'il n'avait pas tenu à exprimer.

- *Aujourd'hui, Maurice Fourré, vous venez trouver à Rennes "un belvédère d'où vous regardez l'Ouest", votre grande passion.*
- Rennes mérite certainement d'être un belvédère, mais je ne m'y avance que très réfléchi. C'est seulement pour moi un carrefour vers la Bretagne intérieure.
- *Après que la Loire ait été votre "couloir de départ".*
- La Loire a peut-être transformé mon roman rose comme une petite nacelle fleurie sur de l'eau. Maintenant je vais chercher d'autres tonnelles plus bleutées, plus nocturnes : la forêt de Brocéliande.
- *Mais dites-moi, Maurice Fourré, il est fréquent qu'on vous imagine originaire de l'Anjou ou de la Touraine, "ce carrefour en fleurs" dont vous avez évoqué la poésie en fulgurantes images dans La Nuit du Rose-Hôtel ...*
- Si j'étais un homme de l'Ouest, je n'aurais peut-être pas ce mouvement de rapidité pour y venir, pour le pénétrer. J'y vivrais, j'y serais entièrement, peut-être n'aurais-je pas ce désir d'y être, pas plus que je n'aurais la conscience d'y être.
- *C'est très juste. Mais quoi qu'il en soit, cet amour de l'Ouest ne vous quitte pas, vous l'avez gardé à Paris, dans l'Est, lorsque vous y habitez. Et maintenant vous travaillez à un autre ouvrage, qui va vous faire abandonner le Val de Loire pour aborder « la voisine Bretagne et ses brumes mystiques », que vous évoquez déjà dans le Rose-Hôtel.*
- Oui, c'est vers le Blavet que je me dirige, un Blavet qui possède moins de cube, de volume.
- *C'est la Bretagne intérieure qui vous intéresse, la Bretagne « réduite à son âme ».*
- Mais je fais partir mon personnage, comme l'autre, de la Mayenne, cette patrie du Douanier Rousseau ou de l'auteur d'*Ubu-Roi*. Celui-ci, il partira de Château-Gontier, mais il filera sur l'Ouest.
- *En somme on retrouvera l'un des personnages du Rose-Hôtel. Mais ce nouvel ouvrage sera-t-il un simple complément du premier ?*
- Il sera peut-être différent par un changement de coloration. Le *Rose-Hôtel* avait la couleur d'une aurore. Celui-ci prendra la clarté cuivrée d'un couchant, en attendant un autre ouvrage, mais rien ne presse, un autre roman qui aurait une couleur bleu nuit ...
- *Bleu-nuit, avez-vous dit, cher Maurice Fourré. Mais vous ne pensiez peut-être pas au plus beau des bleus, celui de la nuit de Noël ?...*

*Courrier de l'Ouest, 9 janvier 1953*

## En ... Touré de précautions

*La correspondance Breton-Fourré*

Grâce à l'aimable autorisation des ayants droit de Maurice Fourré, l'AAMF a eu la possibilité de consulter, à la Bibliothèque Jacques Doucet, la totalité des lettres que celui-ci a adressées, de 1949 à sa mort, en 1959, à André Breton. Colligées avec celles que ce dernier lui a adressées, et que Jean-Pierre Guillon a retrouvées, depuis belle lurette, dans les archives familiales de Fourré, ces lettres permettent de reconstituer, dans son ensemble, une correspondance croisée dont l'enjeu littéraire ne se limite pas à la défense et à l'illustration de la mémoire d'un auteur encore méconnu. On ne le sait que trop, les dispositions testamentaires de Breton proscrivaient, jusqu'à cinquante ans après sa mort, la publication de toute correspondance entretenue avec lui. Le chef de file du surréalisme étant décédé le 28 septembre 1966, la parution de cet échange dans *Fleur de Lune* est donc envisageable pour le 28 septembre 2016 – autant dire demain.

Comme le savent déjà de nombreux membres de l'AAMF, l'interdit a été parfois levé, à titre exceptionnel, et notamment pour Philippe Audoin, membre du dernier groupe surréaliste, qui a pu ainsi abondamment citer quelques-unes des lettres de Breton à Fourré, et notamment celle du 15 décembre 1950 ...

« Je vous sens quelque peu atteint par les perfidies de certains comptes-rendus et échos de la presse ; j'aurais dû vous prévenir qu'ils étaient inévitables et vous enjoindre de ne pas vous départir pour si peu de votre admirable sérénité. Ce venin s'est exercé avec beaucoup trop de persistance contre moi pour que je ne sois depuis longtemps immunisé mais je conçois que cela personnellement vous surprenne et même vous affecte. Le sieur Rousseaux du *Figaro littéraire* me guette depuis quelque temps et cherche à m'atteindre au besoin par ricochet : rien de bien grave ... »

... en réponse à celle de Fourré, du 12 décembre, que l'on regrette amèrement de ne pouvoir citer, tant il s'y révèle dans tout son désarroi, blessé comme vieil enfant par la soudaine méchanceté du monde qui l'entoure.

Il cite de même celle-ci, du 16 mai 1949 (dérobée chez les héritiers de Fourré par quelque fouineur sans scrupule ? Car nous en retrouvons la trace en 1998 dans un catalogue de la librairie J.C. Vrain, au prix de 13.500 francs...)

« Le sombre mai », je me dis quelquefois (du titre d'un très vieux poème de

Claudel, homme que je déteste mais non ce poème à coup sûr). Le sombre mai moins par aussi son contact assez glacial cette année que par la crainte de vous avoir déçu et déplu. Ces deux à trois derniers mois ont été maléficiés assez savamment (comme j'écris ces mots Michel Carrouges téléphone et me dit qu'il en a été encore moins bien pour lui : sa mère est morte, une de ses petites filles a mangé le contenu d'une boîte de suppositoires, une autre a cassé une aiguille d'horloge et l'a laissé tomber dans le berceau de son petit frère). Pour moi je n'ai fait qu'aller de tourments en malaises. C'est à peine si l'on ose vous confier cela, même pour s'excuser comme à un dieu de la sérénité qui ne pourrait faire que détourner les yeux. Il n'empêche qu'on a tout à attendre de lui... » (citée in *Fleur de Lune* n° 2).

La prestigieuse vente Breton à Drouot, en avril 2003, a permis la remise au jour de plusieurs documents fourréens dont, faute de pouvoir les acquérir pour son propre compte, l'association a opéré le recensement (in *Fleur de Lune* n° 8).

Pour la petite histoire, tout ce que l'on peut préciser aujourd'hui, sans trahir aucun secret, c'est que les fameuses "perfidies" dont Breton sentait Fourré « atteint » émanaient d'un entrefilet d'*Opéra*, hebdomadaire des lettres, des arts et des spectacles paraissant encore dans les années cinquante :

#### BRETON RENIE UN SEPTUAGÉNAIRE

André Breton vient de se brouiller avec sa dernière découverte littéraire, Maurice Touré (*sic*), septuagénaire, surréaliste et industriel. René Bazin l'avait découvert avant lui, il y a 25 ans. Breton avait fait publier l'unique roman de son protégé, mais Touré (*re-sic*) a voulu continuer. Il a engagé deux dactylos pour taper ses œuvres. Le pape du surréalisme, qui lui trouvait du génie, le traite maintenant d'« affreux littérateur »

*Opéra*, décembre 1950

*Touré* ? Est-ce par allusion à la couverture de la *Nuit du Rose-Hôtel*, illustrée par une photo de la *tour* de Cornillé-les-Caves, près d'Angers ? La coquille, volontaire ou non, vaut son pesant d'or. Faut-il préciser qu'à *Opéra* sévissait déjà un jeune loup aux dents longues nommé Jean Cau, qui se piquait alors de faire des étincelles poétiques dans la N.R.F. ? Le futur secrétaire de Sartre, devenu ensuite l'un des derniers thuriféraires de Montherlant, s'il disposait de quelques accointances littéraires au sein du groupe surréaliste, aurait pu avoir vent, pour en faire son miel, de l'impatience bien réelle de Breton à l'égard de la sollicitude excessive de

Fourré. Quand Jean Cocteau tente de gagner la confiance de Fourré pour se réconcilier avec Breton, Jean Cau jette de l'huile sur le feu ... Éperdu - et perdu - dans ces méandres, Fourré transmet tout à son "maître" et cadet de vingt ans.

À la même époque, un entrefilet tout aussi venimeux des *Lettres françaises* témoignait déjà de l'irritation de la presse parisienne contre l'indépendance d'esprit de Breton, qui n'avait besoin d'aucune caution idéologique pour légitimer ses "révélations" personnelles, comme, avant Fourré, celle de Malcolm de Chazal, Mauricien inspiré. Au moins, sur le plan littéraire, partageait-il avec son vieux frère ennemi Paulhan un goût, alors inavouable, pour le baroque, voire le précieux ou le brut, heurtant de front l'"esprit français", toutes tendances confondues.

En témoignera encore, cinq ans après, à propos de la *Marraine du sel*, l'acharnement délétère d'André Rousseaux contre Fourré, qui, à l'instar de l'historien Maurice Nadeau, feignait de prendre appui sur la défense et l'illustration du surréalisme d'hier pour mieux l'enterrer aujourd'hui. Déterminante serait, à cet égard, la publication de la correspondance de Breton avec Paulhan, dont un biographe du premier (Mark Polizzotti) a déjà laissé percer quelques accents dissonants à propos de la collection *Révélation*, à la publication avortée après un seul numéro, le *Rose-Hôtel*, pourtant non dépourvu de retentissement malgré son insuccès commercial. Elle était, chez Gallimard, la rivale de la collection *Espoir*, dirigée par Albert Camus, devenu le véritable chef de file de la nouvelle génération littéraire "non-alignée" (sur la recommandation de Sartre, il y inscrira le premier livre de Colette Audry, future fourréenne de choc).

Que le lecteur se rassure, nulle querelle d'"affreux littérateurs" ne semble exercer la moindre prise sur la correspondance Fourré-Breton. Nous avons là, selon l'exigence que Julien Benda – éminence grise de la NRF – avait jadis formulée, deux "clercs" qui se refusent à trahir leur propre cause en se mêlant au vacarme des "laïcs". Indifférent aux idées générales, Fourré, pour sa part, ne se soucie guère que de l'œuvre qu'il vient d'accomplir, en sublimant à l'intérieur du genre romanesque la matière de sa propre mémoire (jouant sur le double sens du terme, il se considère lui-même comme l'"annaliste" du *Rose-Hôtel*). À partir de cette entreprise éminemment spirituelle, dans tous les sens du terme, une telle œuvre mérite que l'on mette tout en... œuvre pour la servir, et non pour l'asservir à quelque cause extrinsèque que ce soit. Publication en librairie, dans la presse et en conférence sont alors requises, sans négliger toutes les formes de publicité possible, dans lesquelles, au cours de sa carrière intermittente d'"attaché commercial", Fourré semble être passé maître.

Dans la fièvre de la *révélation*, Breton semble d'abord se prendre au jeu,

allant jusqu'à ordonner lui-même la fameuse séance de lecture à l'hôtel Littré, genre de sauterie déjà très démodé à l'époque. Puis, comme il arrive dans les plus nobles entreprises, quand le succès immédiat n'est pas à la hauteur des espérances entretenues, l'exaltation retombe, les affaires courantes reprennent, les soucis domestiques remontent à la surface, la dépression gagne du terrain. Pendant ce temps, Fourré, imperturbable, continue à dorer la pilule à son illustre interlocuteur, tout en se la dorant à lui-même, car, en son for intérieur, il l'adore, comme il s'adore lui-même, dans sa vieillesse pas si dorée que ça. Comme travail d'écriture, le *Rose-Hôtel*, c'est déjà de l'histoire ancienne. Le nouveau, c'est *Tête-de-nègre*, et, si Gallimard ne suit pas, qu'importe, on fera *La Marraine* ...

Mais Breton, lui, a décroché. Il a d'autres chats à fouetter. Fourré serait-il devenu envahissant ? On peut d'autant plus le craindre que Breton, pour sa part, persiste à jouer, en mémoire de Rimbaud, de Vaché, de Duchamp, l'indifférence en matière de littérature, sinon de poésie pure (la sienne, bien sûr, ou celle de ses "amis surréalistes"). Sous le rapport de l'histoire littéraire, une telle attitude fait, en réalité, figure de style plus retorse encore que toutes celles, frisées au petit fer, de Fourré : écrire de ne pas écrire, cette antiphrase éluardienne n'implique-t-elle pas, pour le poète à bout de souffle, le risque de s'égarer, à corps perdu, dans le siècle ?

L'idylle, entre les deux hommes, aura été brève, mais intense. Si l'évident déséquilibre de leur échange témoigne de la disparité de leurs situations respectives - côté Breton, quatorze lettres et deux cartes postales ; côté Fourré, cinquante-deux lettres (!) - il n'en demeure pas moins que dans cette affaire, il n'y a ni gagnant ni perdant : chacun a beaucoup reçu de l'autre. Le cadeau fait par Fourré à Breton – un petit pendentif de bronze que Fourré qualifie de précolombien et que Breton porta jusqu'à sa mort – (« pourtant, écrivait-il en 1955, dans la dernière lettre qu'il adressa à Fourré, je n'ai jamais cessé de porter sur moi, pour tout talisman, le petit bronze dont vous m'avez fait présent, celui où un petit fouleur de lune, au pourpoint à sept côtes, brandit le soleil ») en constitue l'empreinte durable, envers et contre tout.

Comme clef intellectuelle du coffre "surréaliste", la superstition animiste ne ferait certes pas davantage l'affaire de Benda que la foi religieuse, l'implication idéologique ou l'engagement politique.

Reste donc à préjuger d'un plus sûr réalisme.

Les lecteurs de *Fleur de Lune* devront ronger leur frein pendant huit ans avant de déchiffrer eux-mêmes entre les lignes.

B. Duval

## Critiques croisées : deux regards portés sur *La Marraine* par A. Rousseaux / J. Perret

On n'est jamais exhaustif : la preuve nous en est donnée, une fois de plus, par les textes qui vont suivre, et que nous devons, une fois de plus, pour les deux derniers, aux ressources quasi inépuisables de notre archiviste-paléographe, notre Nanavati à nous, Jean-Pierre Guillon. Quant au premier, il a été retrouvé à la BN par les soins de l'AAMF. Ils viennent s'ajouter au dossier spécial consacré à la *Marraine du Sel* dans le précédent numéro de *Fleur de Lune* et seront complétés, dans une prochaine livraison, d'un article de J.P. Guillon, toujours à propos de la *Marraine*. Pour des raisons d'espace, nous avons toutefois choisi de publier dès à présent les trois articles ci-après.

Le premier, au ton aigre et méprisant, n'a pas manqué de faire tiquer Fourré, qui pourtant connaissait la capacité de nuisance de certains critiques et avait déjà essuyé les foudres du sieur Rousseaux à propos du *Rose-Hôtel*. Il s'en ouvre, sans s'émouvoir outre mesure, à Colette Audry, dans une lettre du 4 février 1956 – Fourré voyait toujours un livre plus loin :

... Le *Figaro Littéraire* de cette semaine publie cent lignes de A. Rousseaux, peu aimables pour la *Marraine* et pour moi, ainsi que ? (*illisible*), moins malveillantes peut-être qu'au moment du *Rose-Hôtel*, contenant un canevas de l'intrigue susceptible de tenter des lecteurs qui se fichent de la littérature, mais disant que j'apporte dans un style défectueux, un reflet abâtardи du grand surréalisme. Peut-être ! mais comment pouvais-je descendre vers l'art et le genre « roman » sans laisser de côté une tentative en direction de l'obscur univers de merveilles, qui n'eut jamais au reste peut-être qu'une audience limitée et controversée chez les lettrés « patentés » ? Il appartiendra à Breton d'en juger, plus qualifié en tous les cas, cela apportera un petit quelque chose polémique, où *Tête-de-Nègre* dans la revue de Breton jetteurait son pavé ... (*Cité dans Fleur de Lune n° 10*)

Le deuxième article, paru le 24 avril 1956 dans le *Courrier de l'Ouest*, a pu être demandé par Fourré lui-même à l'abbé Perret, qu'il devait connaître personnellement, comme une réponse à l'article de Rousseaux. Selon les mots de Jean-Pierre Guillon, qui nous l'envoie, Joseph Perret présente ici

la *Marraine* « de façon assez objective, et, dans l'ensemble, plutôt favorable, au lectorat de ce quotidien régional, tout en y glissant des notations personnelles plutôt « prêchi-prêcha » sur « le plaisir d'une vie fausse ... Les poisons et les ténèbres d'une solitude maudite ... » ou encore « les choses dernières avec lesquelles l'Art joue un jeu qui s'ignore ... » : déformation professionnelle sans doute, puisque l'auteur de l'article signe : « Abbé Joseph Perret, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université Catholique d'Angers » Ce n'est d'ailleurs pas le seul abbé à faire œuvre de critique de la prose fourréenne : *Fleur de Lune* a déjà publié l'article que son collègue, l'Abbé Thomas, écrira un peu plus tard sur *Tête-de-Nègre*.

Le dernier article, enfin, est signé d'un grand nom aujourd'hui trop oublié, Francis de Miomandre, et il surprendra le lecteur, car nous n'en reproduisons ici que ... la fin. En effet, les premières pages de ce document dactylographié manquent, ont toujours manqué, et malgré toutes nos recherches, n'ont pu être retrouvées. Nous ignorons toujours dans quel journal l'article a été publié. Il n'en demeure pas moins, nous dit J.P. Guillon, que « la conclusion générale en paraît chaleureuse, non dénuée d'humour, avec son allusion finale aux images en filigrane d'un billet de banque ... ». L'AAMF est prête à offrir une récompense au lecteur qui pourra compléter cet article : qu'on se le dise !

## ROMANS HORS SÉRIE

par André Rousseaux

Des romans qui paraissent en janvier se présentent à tout le moins comme des entreprises de littérature désintéressée. Ce sont des ouvrages que l'atmosphère de la foire aux prix n'a pas contaminés. L'un de ceux que je veux signaler ici a même des prétentions à la qualité littéraire la plus rare. Mais ceci est une autre affaire.

Il s'agit du second roman de M. Maurice Fourré, *La marraine du sel*. On se souvient du premier, cette *Nuit du Rose-Hôtel* que l'on fit passer naguère pour un chef-d'œuvre du surréalisme. André Breton avait patronné sa publication. La découverte de M. Maurice Fourré, dans la province où il avait mené une vie obscure, et accomplie déjà longuement, était revendiquée par le surréalisme comme un des grands succès de son arrière-saison. J'avais été, pour ma part, beaucoup moins chaud. Je ne demandais cependant qu'à m'être trompé, et j'ai abordé ce second livre avec le désir d'y reconnaître toute la valeur dont le premier m'avait paru dépourvu. Mais je crains bien d'en être pour mes frais de bonne volonté.

Qu'est-ce que « la marraine du sel » ? L'auteur nous l'explique au début du septième chapitre de la deuxième partie : « Dans certaines régions de l'Ouest, on appelle Marraine du Sel la dame assistante, qui présente le mignon catéchumène, au moment où le célébrant du Baptême lui impose le symbole du sel amer. » Il reste à savoir à quel personnage du roman correspond cette appellation abusive.

Je pense que c'est Florine, la fille de la sorcière. Car c'est elle qui offre au héros le sel amer qui tout à la fois lui sauvera la vie et lui révèlera la vérité. Voici l'histoire en deux mots.

Un représentant de commerce en fantaisies joyeuses et funèbres place ses articles (couronnes de mariées, jouets d'enfants, fleurs de jais) dans les magasins de Touraine et du Poitou. Ainsi Clair Harondel – c'est le nom que le romancier lui a donné – est-il devenu l'amant de Mme Allespic, qui tient une maison de confection à Richelieu, Indre-et-Loire. Cette dame tombe gravement malade, et sa fille Florine revient d'Amérique pour la soigner.

Florine a un secret qui l'étouffe : c'est que Mme Allespic, dangereuse magicienne, a fait mourir son mari par envoûtement, afin d'être à son amant tout entière. Et n'est-il pas à craindre que la veuve, se voyant mourir, n'envoûte Clair Harondel à son tour, pour l'entraîner avec elle au tombeau ? Florine le redoute – Florine, dont l'autre secret est peut-être qu'elle aime Clair d'une flamme plus pure que celle de sa mère. Elle fait donc de son mieux pour tenir le commis voyageur hors de la portée des maléfices maternels. Elle y réussit. Le mauvais sort égaré prend pour victime le chat de la maison, qu'on trouve mort dans le jardin. Tout est bien qui finit bien : la veuve Allespic sera seule à trépasser, Florine regagne l'Amérique ; et Clair, le bien nommé, se tire heureusement de ces ténèbres tourangelles.

Le mélange de magie et d'humour qui retourne comme un gant un monde

d'humanité commune avait certes de quoi exciter une inspiration surréaliste. Le malheur est peut-être que l'on conçoit mal un surréalisme mineur. Le héros du roman dit quelque part : « Je ne me crois pas difficile, et me satisfais de petites rêveries vaines et inutiles ou de jeux puérils. » Il ne semble pas que M. Maurice Fourré lui-même ait un autre programme. Cet Angevin malicieux a sans doute trouvé plaisir de tracer les méandres de son petit roman noir dans une paisible province qu'il connaît bien. Mais pour nous y plaire autant que lui, il faut nous forcer beaucoup.

Tout cela est trop facile. Certains chapitres sont bien venus, tel celui où l'on voit deux mannequins de cire, frappés eux aussi du mauvais sort, mourir en fondant au soleil. Mais c'est faire de la sorcellerie à bon compte que de découvrir un peu partout des épingle piquées dans des effigies en plein cœur. M. Maurice Fourré a du mal à tirer son historiette jusqu'à près de deux cents pages, à force de monologues creux et de dialogues insipides. Surtout, il supplée par la langue la plus prétentieuse aux pauvretés de cette magie petite-bourgeoise.

Je ne crois guère que l'art d'écrire soit gouverné par des règles absolues. Tout le monde sait cependant que les maîtres enseignent à se méfier de la profusion des adjectifs qui, disent-ils, alourdit de mauvaise graisse le muscle du langage. Or, M. Maurice Fourré aime à parer ses phrases d'adjectifs de toute sorte, comme d'une charge de faux bijoux. Voici, presque au hasard, « le *mauvais* désir d'un *beau* meurtre *imaginaire*, parmi l'orgueil *vital* ou les lâchetés *cruelles* de rêver aux figurations d'une vengeance *occulte* », ou encore : « *fidèle* et *patiente*, acceptant l'*ineluctable* destin *révolu*, et les *fausses* virilités de la *futile* raison ... ». Je me suis retenu de compter les adjectifs totalisés par les deux pages d'où je tire ces quelques lignes. Disons seulement qu'à grand renfort d'*atroce*, de *terrifiant*, de *fébrile*, de *spectral* et de vingt autres épithètes, M. Maurice Fourré fabrique de l'effroi par l'artifice verbal qui décale le plus de faiblesse et produit le plus de bousouflure.

L'affectation que M. Maurice Fourré cultive comme un art dérive souvent dans une littérature détestable. Je citerai ce propos de Florine à Clair : « Rejoignant ma mère, ton amante, de qui tu as tout reçu de ses mains, même un cadavre, celui de mon papa nébuleux dont tu ris, je deviens la pire fille auprès de la reine de splendeur, la nouvelle morte aux mille couleurs, qui vient à moi et qui est mon inavouable et adorée mère, celle qui mêle son sang agonisant au mien avec les liqueurs glacées du cœur empoisonné de mon père. »

Je n'ai jamais pratiqué beaucoup Xavier de Montépin, mais je crois que des beautés de ce genre font sa célébrité. Craignons que les cocasseries de M. Maurice Fourré, en mêlant ingénument la gentillesse et le saugrenu, n'obtiennent pas de meilleurs effets. Dans les grandes œuvres du surréalisme, un art puissant du langage est l'instrument du sortilège verbal. Et puis, il y a la poésie – dont il vaut mieux ne pas parler, hélas, à propos des livres de M. Fourré. S'il faut adjoindre ceux-ci à la littérature surréaliste, je ne les y vois guère entrer que comme d'aimables pitreries sur la piste du cirque, après que les grands acrobates ont fini leur voltige dans les hauteurs.

*(Le « rez-de-chaussée » de M. Rousseaux se poursuit par un compte-rendu plus favorable, sur La Maison d'été, de René-Guy Cadou, et sur un autre roman, cette fois de Marcel Schneider, Les Deux miroirs. Deux ouvrages qui ne paraissent pas avoir laissé de marque profonde dans l'histoire de la littérature du XXème siècle ... (NdR)*

*Le Figaro littéraire*  
4 février 1956

## POUR OU CONTRE LA MARRAINE DU SEL

par l'Abbé Joseph Perret

professeur à la Faculté des Lettres de l'Université Catholique d'Angers

Je crains que bien des lecteurs n'aient refermé le nouveau roman de Maurice Fourré sur cette conclusion désenchantée que tout le sel de l'ouvrage était dans le titre. De graves critiques leur donneraient presque raison. Livre déconcertant, discutable, discuté ! Tant mieux ! Il en est assez d'autres, sages et médiocres, pour nous laisser indifférents ... Michel Carrouges, ici même, a présenté avec autorité *La Marraine du Sel*. À mon tour, l'ayant aimée, je veux dire de quel charme elle rayonne pour moi, heureux si quelques préventions écartées, elle apparaît enfin accessible et attrayante.

Maurice Fourré est de ces rares auteurs qui, quand ils composent, ne regardent jamais vers un public ; ils écrivent par une nécessité intérieure ; leur unique souci est d'être fidèle à eux-mêmes et de se plaire. Les œuvres qu'ils nous donnent ainsi ont, comme inévitablement, quelque chose de singulier, d'énigmatique et de troublant. Elles ne concèdent rien et se tiennent à distance. À nous d'aller à leur rencontre, de retrouver, pour y participer, la vision et l'élan créateur d'où elles ont jailli. Ne reprochons pas à des critiques pressés et bousculés de ne pas toujours accomplir cet effort, mais aussi que toutes leurs affirmations ne soient pas pour nous des oracles !

André Rousseaux, par exemple, a été, dans son feuilleton du *Figaro littéraire*, dur pour notre roman. Manifestement, il l'a lu trop vite, puisqu'il identifie de travers le personnage qui incarne la « marraine du sel », alors que le texte précise expressément qu'il s'agit de Mariette Allespic. Ces sévérités ne seraient-elles que des incompréhensions ? L'un de ses grands reproches concerne le style qu'il juge prétentieux : « ... à grand renfort d'*atroce*, de *terrifiant*, de *fébrile*, de *spectral* et de vingt autres épithètes, M. Maurice Fourré fabrique de l'effroi par l'artifice verbal qui décèle le plus de faiblesse et produit le plus de bousouflure (...) Je n'ai jamais pratiqué beaucoup Xavier de Montépin, mais je crois que des beautés de ce genre font sa célébrité. Craignons que les cocasseries de M. Maurice

Fourré, en mêlant ingénument la gentillesse et le saugrenu, n'obtiennent pas de meilleurs effets. »

André Rousseaux se trompe : Montépin est ingénue, Fourré ne l'est pas ! Il ne recourt pas, sérieux et naïf, à toute cette grandiloquence pour éblouir ou terrifier son lecteur, mais pour produire un effet parodique et caricatural : il nuance ainsi d'une bouffonnerie légère et diffuse le mystère et les horreurs qu'il évoque ; il sourit de ses héros quand il leur prête ce langage.

« *Fanfreluches joyeuses et funèbres* », porte la bande du volume ; l'indication est à retenir. À travers tous les éléments du récit, la joyeuseté s'allie subtilement au macabre. Dès l'ouverture, quelques accords nets livrent la tonalité. Charmant et inquiétant décor que cette minuscule cité de Richelieu, brumeuse, géométrique et

« découpée en tranches anatomiques », édifiée, sur un caprice du Cardinal, pour l'immense château maintenant anéanti ; la présence de l' « Homme rouge » y plane, obsédante, et ses deux portes ouvrent, l'une sur la route de Chinon, célèbre par le souvenir de Jeanne d'Arc et de Rabelais, l'autre sur celle de Loudun, où se joua la tragique farce des Ursulines et de Grandier. « Fol-Yver », le domaine du drame, symbolise par son seul nom l'extravagance de ses habitants en même temps que la saison du froid et le déclin des choses. À l'intérieur, quelques gravures rappellent des destins cruels et dérisoires : jeunes seigneurs de jadis, en habits d'opérette ou de mascarade, affrontant, désinvoltes, la mort ou le bourreau, « bretteurs parfumés et frisés », « le beau Maugiron avec son petit chapeau à plumes blanches, penché sur un œil navré d'acier » ; « de beaux jeunes gens en costume Louis XIII, dans un envol de manteaux et de manchettes, collettes et chapeaux à plumes, offrent sur le billot à la hache d'un bourreau leur cou dénudé ! ». Peut-on même prendre très au sérieux la vue du terrible Cardinal, « entouré de ses gardes, mourant dans un bateau voilé qui glissait au fil du Rhône, traînant dans une barque plus mignonne les promis au supplice du lendemain ». Apothéose du petit homme rouge ? La même ambiguïté caractérise les personnages du roman. Doit-on frémir ou s'amuser des sorcelleries de Mariette Allespic ?

Le discret Abraham Allespic incline autant au sourire qu'à l'attendrissement. Clair Harondel, « représentant de commerce en jeux et attrapes, articles de mariage et ornements funéraires, souple et fugace coureur de filles », aimable fantoche, se hausse peu à peu au niveau de la grandeur et du pathétique. En marge de l'aventure, d'étranges silhouettes apparaissent, Hyacinthe Liboureau, Philibert Orgilex, eux aussi touchants, douloureux et burlesques.

Faut-il conclure que Maurice Fourré n'est pas sérieux ? Tout au contraire, je crois sentir ici quelque chose d'intime et de vivant et de vécu. L'auteur, pour la matière de son livre, a plus tiré de son expérience, de ses réflexions secrètes, de sa conscience peut-être, que de la pure imagination. C'est précisément ce sérieux qui lui interdit d'être grave : la plaisanterie et l'humour sont une défense, une pudeur. Mais c'est aussi une manière de voir hommes et choses, d'observer le train du monde et la nature. Il est tenté par l'humour noir qui ricane sur l'absurdité du destin ; mais il ne s'affranchit jamais totalement de la sérénité ni de l'optimisme. Le ricanement étouffé cède la place à un sourire attendri et malicieux et ce n'est pas chez lui le sentiment de l'absurde qui domine et éclate, mais celui des contrastes et de la bizarrerie. Dans son petit univers, tout présente un aspect insolite : les lieux et les hommes, l'atmosphère et le langage, les péripéties comme le dénouement. La technique même de l'œuvre est singulière ; l'auteur s'accorde toutes les libertés : il n'a souci ni des préparations ni des transitions. Il joue avec la typographie ; il introduit sous forme d'un chapitre indépendant une recette de dessert ; il donne au récit une allure capricieuse et les éléments de l'intrigue nous arrivent par fragments détachés et allusions plus ou moins indirectes. La fantaisie, sur un point, est même excessive : nous apprenons dans les premières pages, que Mariette Allespic a vingt ans de plus que son amant, pour lire plus loin qu'à sa première rencontre avec lui, elle avait quinze ans et qu'il

était lui-même un jeune homme ; il est vrai qu'en cet endroit nous avons le compte-rendu d'un rêve de Clair Harondel transformé pour lors en Abraham Allespic ! Mais tout de même ... Quel beau livre de contes ou de nouvelles, fantaisistes, fantastiques M. Fourré pourrait écrire si l'on en juge sur ce besoin qu'il a de l'étrange et sur ces quelques échantillons que sont l'épisode des mannequins de cire fondant dans la vitrine, les histoires amoureuses de Hyacinthe Liboureau, de Philibert Orgilex, et, dans *La Nuit du Rose-Hôtel*, de M. Gouverneur.

Certes, *La marraine du sel* est autre chose qu'une « aimable pitrerie » et donne à réfléchir. L'intrigue est simple, insignifiante même, et c'est très bien. Seul le drame des cœurs importe ici : le couple des amants accapare l'intérêt. Mariette Allespic, depuis son premier regard sur Clair Harondel, est possédée par une passion sauvage, presque monstrueuse. Avide, démoniaque, rien ne l'arrête, ni la magie noire, ni le crime. La mort imminente n'apaise en rien sa fureur ; elle sacrifierait sa fille, ses petites-filles, et ne se résigne pas à la survie de son amant. Elle devrait horrifier et elle est pitoyable. Malgré la puissance redoutable qu'elle semble détenir, elle est si désarmée, si vulnérable ! Et cette frénésie amoureuse n'est pas un égarement vulgaire ; c'est plutôt un effort désespéré pour s'oublier, fuir une solitude maudite, s'arracher à ses poisons et à ses ténèbres et posséder, enfin, ce que promettent le prénom et le nom de Clair Harondel : lumière et joyeuse insouciance de l'oiseau voltigeur. Écoutons le cri qui lui échappe, l'aveu de ses états d'âme contrastés : « Pourquoi n'es-tu pas là, Clair, auprès de moi ? Où es-tu parti mon amour ? ... Je n'ose m'asseoir sans sourire de douleur dans le fauteuil de ma chambre solitaire. Tu avais si bien su me faire rire. Quand tu t'éloignais de moi, Clair, mon bel amour, parce que j'étais trop vieille amante, je pleurais d'avoir trop ri. » Finalement, elle sera, pour son amant, l'instrument d'une sorte de rédemption. Vieil enfant, frivole et rieur, c'est par elle qu'il mûrit soudain et reçoit le sel, le sel amer de la sagesse.

Il renonce à ses jeux, à ses amourettes, même à un grand amour entrevu ; il s'en va vers la solitude et la contemplation de la mort. Le titre souligne que, dans ce retournement, réside toute la signification du livre. Il n'est qu'une confidence pathétique et l'évocation de ces heures décisives : « durant l'ultime déclin de Mariette Allespic et l'univers de son agonie, ma frivolité ne fut que le masque de l'angoisse et de la douleur, mes insouciances vagabondes l'éventail torpide du proche désespoir et de l'horreur savoureuse ... Je ne cacherai rien de ces inoubliables dernières journées inavouables, rieuses, étourdies, et profondément tourmentées. »

Clair tente d'abord vainement de s'accrocher à son passé, à l'image aimable et enfantine de lui-même qui le justifie : « J'ai toujours été trop follement friand et content de moi. Pourtant je suis un garçon souvent faible et plus friable que les autres. Je ne me crois pas difficile, et me satisfais de petites rêveries vaines et inutiles ou de jeux puérils ... Je ne suis pas un magicien, ni un séducteur, Mme Allespic. Je suis trop fantasque et discret pour être un grand coupable ! » Mariette ; lucide, sait parfaitement que lui aussi, malgré les apparences, est un être dangereux, meurtrier, et chargé de responsabilités :

« Notre Clair est fragile, malgré son élastique bondissement vital. Futile, inconséquent jusqu'à l'extrême fragilité, mon féroce et charmant amant ... »

Son rêve et son insouciance ne sont pas moins dangereux pour nous et pour lui que ses souples jeux. Ses moments de passivité et ses rêves, silencieux ou parleurs, ne sont pas moins viciés d'une pointe pernicieuse que ses taquineries qui, sous les apparences d'insouciance anodine, portent toujours le reflet d'un fragment homicide ! La conscience lentement s'éveille, les yeux s'ouvrent, et sont contraints de voir même si, vite, ils se détournent.

Sur la page de garde du roman est une citation de Montesquieu : « Les deux plus méchants citoyens que la France ait eus : Richelieu et Louvois. J'en nommerais un troisième ... » Elle est énigmatique, mais Harondel nous explique ce qu'elle signifie ici : « Je reprenais le livre des « Cahiers secrets ». Je l'ouvais à la page précieuse où figure le nom des deux maléficiaux et je m'arrêtai sur la phrase de M. de Montesquieu : « J'en nommerais un troisième ... » Qui était donc ce grand troisième ? ... Il est arrivé certains jours où trop gonflé des gloires et des désastres de mon être, j'ai écrit ces mots de réponse : « Moi-même ! » Mais bien vite, je les ai effacés avec une gomme tendre ! »

Il n'est plus désormais possible de tricher et de se mentir ; la lumière est devenue trop aveuglante, et c'est l'aveu : « J'ai péché sans cesse par inconscience, par une futilité narquoise dont je songe peu à cacher, sous le plaidoyer d'un sourire, l'aveu ou le remords ». Florine, la fille de la « marraine du sel » a été, aimante et héroïque, l'intermédiaire entre les deux amants ; à travers elle Clair enfin a compris ce cœur qui l'avait si follement aimé, cet amour qui avait été immense et généreux et, en conséquence, le devoir pour lui de les respecter, d'en être digne, et de leur vouer sa fidélité : « Florine fut pour Clair, en ces moments cruels, le transparent et fascinant reflet de ce qui avait été bon dans la mourante (...) me libérant du froid dont un poison minéral insensibilisant mon cœur immobilisé tout à coup, ma chère Florine, intrépide et charitable, toujours diligente, aura su me transmettre, au milieu de ses douleurs, des miennes et de nos communes hontes, le dernier message d'une agonie qui a renouvelé mon âme ... Je me donne enfin aux commandements d'un immense amour et à la passion sans meurtre dont la force et la douceur me rendent à la vie. » Ainsi, celui qui n'avait connu que le plaisir et une vie fausse, en consentant au sacrifice, sent l'amour pénétrer en son cœur glacé et se reprend à vraiment vivre dans le rayonnement de la mort même.

Le critique littéraire du *Figaro* affirme avec intrépidité qu'il vaut mieux de pas parler de poésie à propos des livres de M. Fourré. Avec la même intrépidité, j'affirme que *La marraine du sel* est essentiellement un roman poétique, et que méconnaître cette poésie, c'est n'y rien comprendre. Tout n'est pas inscrit en clair, noir sur blanc, et les mots très souvent disent plus qu'ils ne signifient. La tension de l'esprit ne suffit pas ; il faut accueillir suggestions, symboles et correspondances.

Faute de place, je me borne à quelques indications. Voyez avec quel art l'auteur crée l'atmosphère par la notation des bruits, et surtout, des silences. Voyez aussi comme la seule harmonie des couleurs introduit dans le secret du drame.

Les trois valises du représentant de commerce sont rouge, blanche, noire. Ces

couleurs sont fondamentales et se retrouvent partout. Rouge, couleur sanglante et tragique, lampe voilée d'incarnat, fanfreluches incarnadines, apparitions d'Abraham Allespic, un livre rouge sous le bras, robe rouge du Cardinal, et le petit enfant de cœur qu'il avait été, « comme un caillot de sang écarlate sous une dentelle d'Irlande », rideaux cramoisis de la chambre d'agonie : « Mon Dieu, que cette chambre est rouge » ...

Noir, funéraire et nocturne, ténèbres des cœurs, ténèbres des nuits, ténèbres qui inondent la ville, lacets noirs des enchantements magiques, miroirs nocturnes, signes noirâtres, yeux noirs de la magicienne, et noir aussi le chat Tabou, son sinistre compagnon. Le blanc n'est pas un blanc joyeux, c'est le blanc du décor hivernal ou des tentures funèbres, celui qui symbolise l'hiver de la vie, la pâleur de la mort et le cœur glacé de Clair Harondel : petit chapeau à plumes blanches du beau Maugiron expirant, nuits givrées, baisers de neige, rubans de gel et catafalques d'une neige perlière, âme boréale, neige d'étoiles, Blanchette, petite chatte morte et empaillée, blanche comme un suaire la robe ou la blouse de Florine, « une rose neigeuse figure sur le panonceau suspendu à deux chaînettes, Hôtel de la Rose Blanche », et la troublante inscription que Clair Harondel, halluciné, déchiffre sur la façade de l'hôtel est « en lettres d'argent sur une plaque de marbre blanc. » !

À chaque instant, une évocation saisissante éclate, un éclair de poésie traverse la page. « Le ciel suinte sur la pierre pâmée de silence. » Dans une décoration de brumes tourangelles, le marbre soyeux du grand Cardinal engoncé de draperies marche sans avancer au sommet du socle architectural. « Invisibles gentilshommes promeneurs, et demoiselles dont le corps en cendres trouverait son suaire dans le creux satiné d'une main ... » « Après notre dîner, entrecoupé de silences, qui roulaient sur mon cœur comme des chariots ... » « Une longue main a soulevé sa frissonnante fleur d'osselets ... » « La rêveuse nuit a replié dans les gouttières argentines de la ville géométrique ses ailes chauves. Naissante magie solaire. Un angélus de cristal éveille, parmi les jardins serrés entre les pierres, les brindilles où tintinnabule l'harmonica muet des gouttelettes lumineuses. »

Bien plus, certains développements n'ont de valeur qu'incantatoire, tel, page 28, celui qui débute ainsi : « Par quelle télépathie mortuaire ... ». Ou celui-ci encore, qui, avec ses mots à effets et ses redondances mélodramatiques, parvient à suggérer très efficacement l'inexprimable : « Oui, Clair, Mariette profère des cris d'épouvante, dans son agonie de bacchante, impudique, prostituée aux baisers de la terreur, s'offrant toute nue au néant, avec son frivole et atroce bouquet de crimes et de cendres rouges. Elle crie. Le sanglot de sa vie expirante exhale des clameurs d'épouvante, qui chavirent et se pâment, dans un univers de douceur ivre et les rauques abandons d'une allégresse démente. La mort naît en elle, parmi les baisers lascifs et sanglants, les caresses homicides de la vie qui meurt, et le triangle hallucinant d'un incroyable passage d'oiseaux parmi la renaissance des fleurs vénéneuses dans les fumées de la nuit. »

Pour ou contre *La Marraine du Sel* ? Je ne parierai pas ! Le destin d'une œuvre nous échappe. J'ai lu et je témoigne. Qu'on lise, qu'on relise, et que chacun croie ses yeux et son propre goût ! Mon admiration n'est pas sans

réserves, mais avec toutes ses imperfections, ses maladresses, toutes les choses en lui qui à tort ou à raison me heurtent, voici un livre, sincère, vivant, original, non un produit de série, non l'ouvrage d'un habile, trop habile, faiseur. Rare aubaine en notre temps ! N'en profiterai-je pas ? N'aurai-je pas à cœur de crier très haut ma découverte ? Certes, ce roman n'est pas pour le grand public, et peut-être pas, non plus, pour la grande critique ! Mais ceux qui aiment la poésie devraient l'aimer et des esprits religieux ou préoccupés des grands problèmes humains ne devraient pas davantage dédaigner ces « fanfreluches joyeuses et funèbres », qui, finalement, me paraissent illustrer et justifier tout à fait le mot profond d'un grand peintre contemporain : « l'Art joue avec les choses dernières un jeu qui s'ignore, et pourtant il les atteint... »

*Le Courrier de l'Ouest*

24 avril 1956

.....  
... dans l'air je ne sais quoi de *suspendu*, à quoi correspond en nous une sorte de suspension du souffle. Nous éprouvons très nettement que le temps s'est arrêté ; et – à moins d'être totalement dénué de sensibilité – on ne peut s'empêcher de penser que les habitants actuels de cette singulière cité ne sont pas comme les autres, ne peuvent pas vivre comme ils le feraient dans une ville où les générations de leurs ancêtres les auraient précédés depuis la fondation.

Je jurerais que M. Maurice Fourré a dû ressentir puissamment cela quand il a vu Richelieu, qui lui a sans doute paru le décor nécessaire, le seul possible, à sa *Marraine du Sel*, où le contraste est d'autant plus poignant entre le majestueux calme historique du cadre, et le drame, affreusement bourgeois, et en même temps, traversé de sorcellerie, qui s'y passe.

Ai-je besoin de dire qu'un tel site constitue une retraite idéale pour les amoureux du rêve et de la méditation ? Non, certes. Mais ce que goûteront délicatement tous ceux qui sentent l'ironie des choses, c'est que la porte monumentale de cette petite ville romanesque et somnolente figure sur le dernier billet de mille émis par la Banque de France. Oui, c'est sur un tel fond architectural que, dans cette vignette, se détache le profil impérieux du grand Cardinal.

Francis de Miomandre

## Mémoire du cœur

« ... les harmoniques sinuosités d'une parole difficile à interpréter et qu'elle s'efforçait de réserver ... »

Maurice Fourré

Le lundi 7 juillet, en fin d'après-midi, de passage à la librairie Calligrammes à Quimper, je compte trouver le livre de Jean Schuster, *Archives 57-68*, que j'ai commandé au début de ce mois. Par suite d'un malencontreux quiproquo, la commande, hélas, n'est pas même partie. Par désœuvrement, je furète d'un œil distrait dans le rayon des romans, où j'ai la joie de découvrir un livre de Maurice Fourré, dont j'ignorais jusqu'à ce jour l'existence, *La Marraine du Sel*. Le titre me plaît ; le prix en est modique (sept francs), mais je m'aperçois que je n'ai même pas cette somme sur moi. N'importe, le libraire est arrangeant : je réglerai plus tard.

Le lendemain, après une lecture prolongée du livre, dont la jaquette présente l'auteur d'une façon extrêmement sommaire, je suis amené à lire le texte que Philippe Audoin, sous le titre de *Baron Zéro*, lui a consacré dans la revue *l'Archibras*<sup>1</sup> et l'introduction d'André Breton qui ouvre *La Nuit du Rose-Hôtel*.

« Entre cette année 1907, où René Bazin (pour les générations qui suivent la sienne d'assez plaisante mémoire) introduisait à la *Revue hebdomadaire* une nouvelle de M. Maurice Fourré ... » : je pense aussitôt à un ami parisien, Claude Grimbert, qui, j'en sûr, s'offrirait de bonne grâce à effectuer les recherches nécessaires pour me communiquer une copie de ce texte. Je pourrais de la sorte compléter le portrait d'un auteur énigmatique entre tous, si peu littérateur<sup>2</sup> dans le fond.

Le mercredi 9 juillet, une fois réglée ma dette pour *La Marraine du Sel*, je réitère ma demande pour le livre de Jean Schuster et réclame par la même occasion un autre ouvrage de Maurice Fourré que signale Philippe Audoin au cours de son étude, *Tête-de-Nègre*, sans me faire trop d'illusions cependant, l'édition risquant fort d'en être depuis belle lurette épuisée.

Ce mercredi, Claude Grimbert, que je n'ai pas revu depuis trois ans, m'écrit de Champtoceaux une courte lettre pour m'annoncer sa venue à Quimper le 15 juillet. Par un malheureux concours de circonstances, je ne trouverai sa lettre que le 14

<sup>1</sup> Article reproduit dans *Fleur de Lune* n° 9

<sup>2</sup> Pour une ultime vérification de date, le mercredi 16, je me replonge dans l'introduction d'André Breton dont je possède, assez bizarrement (hasard d'édition inhérent à ce genre de texte) trois exemplaires. Si le premier consulté, en préface à la *Nuit du Rose-Hôtel* proprement dite, donne comme date de publication pour cette nouvelle l'année 1907, les deux autres la situent en 1903 ... Encore une de ces glissades absurdes qui se sont jouées de moi toute cette première semaine de juillet pour contrecarrer, ruiner ou retarder tous mes projets.

juillet au soir, alors que lui et sa femme attendent une réponse ferme avant de se déplacer ...

Entretemps, dans la nuit du mercredi au jeudi, je rêve que je lis la *Revue hebdomadaire* de 1907 qui donne le texte de Maurice Fourré sous le titre onirique de *Tournesol*. (André Breton signalait bien cette nouvelle, mais sans plus de précisions).

En ce début de matinée du mardi 15 juillet, j'ai dans ces conditions fort à faire. Après m'être inquiété de l'existence et de la situation de cet improbable village de Champtoceaux, que ne mentionne même pas mon annuaire des codes postaux, je télégraphie à Claude Grimbert de me joindre par téléphone ce même jour, entre dix heures et midi. Mon message devrait lui parvenir à temps, mais je m'aperçois à la poste que ma montre tarde d'une heure : une inattention vraiment inexcusable de ma part dans la précipitation de ce matin-là me fait donc suivre l'heure solaire.

Pour un lendemain de fête, où l'on a peu de chances de trouver quoi que ce soit d'ouvert, je n'ai pu faire autrement que de lui communiquer le numéro de notre plus proche voisine, une tante de ma femme, qui se trouve être aussi (mais j'étais loin de penser à cela en ce moment) la marraine de notre fils Manuel, non baptisé il va de soi, vu notre commune horreur des prêtres<sup>3</sup>. Il n'empêche que, la veille encore, Anne-Marie me confiait l'attachement qu'elle conservait à cette coutume, charmante à ses yeux, désuète aux miens, ancestrale en tout cas en pays breton, qui consiste à choisir pour un nouveau-né un parrain et une marraine.

« La marraine du sel : dans certaines régions de l'Ouest, on appelle *marraine du sel* la dame assistante qui présente le mignon catéchumène, au moment où le célébrant lui impose le symbole amer. » (Maurice Fourré)

J'enrageai : entre dix heures et midi, j'avais donc deux heures à perdre, dans la maison mitoyenne à la nôtre, déserte ce jour-là, dans l'attente d'un appel de Champtoceaux. Pour tuer le temps, j'emporte avec moi la *Marraine du Sel*. Sur la table de la salle à manger, une simple carte postale, qui vient certainement d'arriver au courrier, et que je reconnais fort bien pour représenter le château du Roi René à Angers. Ainsi mise en évidence sur la table centrale, cette photographie dont la présence, ici, à ce moment, me paraît lourde d'intentions, me ramène tout droit à l'auteur que je suis en train de lire, présenté tant par Philippe Audoin que par André Breton comme natif d'Angers.

Je reprends ma lecture à l'endroit où je l'avais laissé la veille, page 116, au chapitre intitulé « La prairie des Luisettes ».

« J'irai tuer mes huit jours d'anxiété et d'étranges désirs chez Hyacinthe ...  
OUF. »

<sup>3</sup> Pourquoi ai-je conservé ce détail, tranchant sur le ton, que je voulais neutre, de ce récit ? Toujours est-il que j'y tenais. Annoncés par un télégramme pour le jeudi 17, nos amis ayant pris connaissance de ce texte, nous apprennent que la veille de leur départ, soit au matin du 16 juillet, le village de Champtoceaux s'était réveillé indigné et scandalisé : pendant la nuit, l'église avait été forcée, le tabernacle profané, et les visiteurs nocturnes n'avaient pas quitté les lieux (on les comprend ...) sans faire le tour des troncs.

Comment traduire, comment interpréter surtout, la surprise qui m'attendait au dos de la page, après que j'eus coupé le feuillet ?

Quelques instants plus tard, coup de téléphone de Champtoceaux : Claude Grimbert, actuellement souffrant, est obligé de repousser sa venue au lendemain ou au surlendemain. L'après-midi du même jour, à la librairie Calligrammes, on m'annonce que les commandes passées pour les livres de Jean Schuster et de Maurice Fourré n'ont pas encore été expédiées ...

- Le pauvre marié rêve à la mort également ?
- Certainement. LE BOIS D'AMOUR ...

Vendredi 18 juillet 1975

**Jean-Pierre Guillon**

**ÉCHOS**

**&**



**NOUVELLES**

## Qu'est Bon Repos devenu ?

On en jugera par l'image, ou plutôt le décalage entre les deux images qui suivent : Bon Repos, tel que Fourré le connaît

*Ruines du monastère de Bon Repos, où frémît, dans l'expiration de l'air nocturne, l'enlacement trop lourd des lierres, délicatement sensitifs, dans les décombres monacales ...*

### OMBRES ET CORBEAUX CHANTEURS

... et Bon Repos, aujourd'hui, devenu « Le pays de Conomor » - qui est ce Conomor ? Un avatar de Conan le Barbare ? Ou du Baron Tête-de-Nègre ?

## Adieu à l'hôtel du Blavet

Nous apprenons à l'instant (sans avoir pu vérifier l'information) que l'hôtel du Blavet aurait fermé ses portes.

L'hôtel du Blavet ! Haut lieu mythique de tout pèlerinage fourréen ! Modèle de l'auberge du Monastère, tenue par Gildas Le Dévéha, où crèche l'inquiétant chauffeur de la camionnette angevine ... Naguère, l'un de nos membres y a dormi, dans la chambre et le lit à baldaquin occupés par M. Maurice, et nous en a envoyé une carte postale dont nous conservâmes l'enveloppe

## Bibliophilie (Suite, mais non fin)

Relevé dans le catalogue de la librairie Vignes, rue Saint-Jacques, à Paris :

### FOURRE (Maurice): **La Nuit du Rose-Hôtel. Préface d'André Breton.**

Paris, Gallimard, coll. Révélation, 1950,  
*in-12, demi-maroquin rouge à coins, dos à nerfs orné d'une figure dorée, tête dorées, couvertures et dos conservés (Seguin, relieur à Angers), 304 pp. Edition originale. Un des 55 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Navarre, avec un bel envoi de l'auteur à l'un de ses voisins. Condition rare.*  
ref:3548

**Prix: 600 Euros**  
**[COMMANDER](#)**

Nous espérons, dans le prochain numéro de *Fleur de Lune*, vous dévoiler le contenu du « bel envoi de l'auteur à son voisin » ... selon la réponse que M. Vignes réservera à notre requête.

## Dans la jungle d'Internet

... nous avons trouvé, signalée par un de nos membres, la perle que voici, qui associe, de façon inattendue, Fourré aux esclaves nègres fugitifs.

Inattendue ? pas tant que cela, finalement. Car Fourré, de passage aux Antilles, sous l'identité de M. Gouverneur, a dû assister à bien des cérémonies vaudoues, et entendre moult histoires de nègres cimarrons dans le fourré ...

[Langue sauce piquante](#)

[Le blog des correcteurs du Monde.fr](#)

[Le nègre est dans le fourré](#)

**Le Nèg maron est dans les salles obscures.** Sortie de film qui est l'occasion de revoir ses classiques coloniaux. Pourquoi "marron" ? Une évocation des coups reçus ? Pas tout à fait. Dans son édition 1971, le Larousse étymologique donne l'adjectif comme une altération de l'espagnol américain *cimarrón*, "réfugié dans un fourré". Le fourré, c'était l'ancien espagnol *cimarra*. D'ailleurs, en espagnol moderne, *hacer la cimarra*, c'est faire l'école buissonnière, et le *cimarrón* n'est plus qu'un animal domestique enfui.

## FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de  
**l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)**

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris  
tél&fax : 01.42.64.83.54

@mail : [tontoncoucou@wanadoo.fr](mailto:tontoncoucou@wanadoo.fr)

Comité de rédaction : B. Dunner, A. Tallez, B. Duval

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association  
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,  
au prix de 5 € (frais de port inclus).

*Les auteurs sont seuls responsables des  
articles qu'ils confient à la rédaction.*

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier  
Bruno Duval, 10, rue Yvonne le Tac  
75018 Paris

Cotisation annuelle : 20 €  
Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de nombreux membres  
pour  
donner à l'œuvre de Maurice Fourré toute la place qu'elle mérite

*Fleur de Lune n° 20 - octobre 2008*